

## **Portraits**

### **Marguerite Mbonimpa : combativité et persévérance faites femme**

*Par Amélie Hien*

*Marguerite Mbonimpa, Maggie pour les proches, vit à Sudbury depuis près de vingt ans. Mariée et mère de quatre enfants dont trois garçons et une fille, elle est originaire du Burundi. Elle est venue rejoindre son mari qui avait obtenu un poste de professeur à l'Université de Sudbury : « C'est comme ça que j'ai abouti à Sudbury, directement de l'Afrique », dit-elle. Nous l'avons rencontrée à l'école Jeanne-Sauvé où elle enseignait à ce moment-là et, à bâtons rompus, nous avons discuté de sa vie en Afrique et au Canada. Femme chaleureuse et dynamique, Marguerite Mbonimpa est très impliquée dans la communauté sudburoise. Nous vous laissons découvrir cette battante qui a œuvré à la mise sur pied du Cabaret africain de Sudbury, ce rendez-vous culturel annuel tant apprécié par les Sudburoises et Sudburois, nouveaux arrivants et membres de la communauté d'accueil.*

#### **A.H. Parlez-nous brièvement de la vie que vous meniez en Afrique avant de venir vous établir à Sudbury.**

M.M. Je suis en fait originaire du Burundi, mais j'ai grandi au Congo (RDC), dans le sud, vers le Katanga. Mes parents avaient quitté le Burundi pour aller travailler dans les mines de Lubumbashi au Congo. J'ai fait mes études là-bas dans une école de religieuses ursulines belges. Après, je suis allée étudier dans la capitale à Kinshasa où j'ai fait la gestion des institutions de santé. Par la suite, j'ai travaillé dans une ONG dans le domaine de la planification familiale par les méthodes contraceptives modernes. J'occupais un poste assez important et j'étais appelée à voyager souvent.

#### **A.H. Aimiez-vous cet emploi ?**

M.M. Oui, parce que c'est un poste qui me permettait d'être en contact avec la communauté, les jeunes, les jeunes-filles, les étudiants. C'était un poste vraiment très intéressant.

#### **A.H. Je vois que vous avez embrassé un autre métier à Sudbury. Parlez-nous de cela et des motivations de ce changement de carrière.**

M.M. Arrivée au Canada, avec ce que j'avais étudié au Congo sur l'Administration et Gestion des Institutions de santé, je n'ai pas trouvé un cadre pour mettre en application mes connaissances. On m'a vite fait savoir que ce serait difficile de trouver un emploi dans ce domaine, d'autant plus que je ne maîtrisais pas l'anglais. Je me suis donc dirigée, calmement et simplement, sans trop chercher à comprendre, vers le service social. Avec la licence que je détenais en arrivant, j'ai fait quelques cours, trente crédits en tout, car mon diplôme avait été estimé comme un bac spécialisé. Par la suite, j'ai pu m'inscrire en maîtrise en service social.

#### **A.H. Pourquoi n'avez-vous pas voulu apprendre l'anglais afin de pouvoir continuer dans votre domaine de départ ?**

M.M. Ce n'est pas que cela ne m'intéressait pas. Cependant, je ne voulais pas de

complication. J'étais occupée ailleurs.

**A.H. C'est-à-dire ?**

M.M. J'étais occupée à faire des enfants d'abord (rires...)

Et, je cherchais aussi à comprendre comment fonctionne la société ici. Alors, quelqu'un m'a suggéré le bénévolat. Je me suis donc investie dans des activités bénévoles pour comprendre comment la société fonctionne et comment les gens réfléchissent tout en faisant mes études en service social.

**A.H. Mais pourquoi ne travaillez-vous pas non plus dans le domaine du service social ?**

M.M. J'ai cherché du travail dans ce domaine, mais je n'ai jamais pu y trouver un poste permanent ici et jusqu'à présent.

**A.H. À votre avis, pourquoi vous a-t-il été impossible de trouver du travail en service social alors que vous possédez un diplôme universitaire canadien dans le domaine ?**

M.M. Je ne pourrais pas vous le dire avec certitude. J'ai mon idée sur la question. Je pense que les gens ne sont pas encore ouverts aux immigrants francophones noirs. Je suis arrivée à cette conclusion, car avec tous les ateliers que j'ai faits sur les jeunes gens, sur la violence faite aux femmes et malgré le fait que j'ai fait du bénévolat dans beaucoup d'associations de la place, je ne peux pas trouver une autre explication.

Jusqu'ici, je n'ai pas eu l'occasion de pouvoir m'exprimer vraiment. Les idées que les gens avançaient étaient que je ne connaissais pas la réalité des femmes francophones d'ici et que la gestion de la violence est différente, etc. Or, ce que j'ai appris dans les livres, c'est que la violence est universelle, la violence n'a pas de couleur, elle n'a pas non plus de classe sociale. M'entendre dire que je ne peux pas gérer la violence avec les femmes canadiennes françaises, je suis tombée des nues. Je pense tout simplement que c'est une question d'ouverture d'esprit.

**A.H. Est-ce que vous rencontriez des problèmes concrets, lors de vos activités bénévoles, que vous ne parveniez pas à gérer ?**

M.M. Mais non. Au contraire, j'étais très appréciée et on m'appelait souvent pour faire du bénévolat. Quand il s'agissait de contrat de 3 ou 6 mois, ça fonctionnait. Donc j'étais une bonne personne ressource sur le terrain, mais quand il s'agissait de trouver un travail permanent, c'était là le morceau difficile. Je peux vous dire que depuis que j'ai terminé mes études, je n'ai jamais chômé, mais c'est toujours un travail de courte durée et sous-payé que j'obtenais ici et là.

**A.H. Vous avez toujours été impliquée dans la communauté. Pourriez-vous nous parler un peu de vos expériences ?**

M.M. J'ai travaillé au centre de santé communautaire et on m'appelait souvent pour représenter la communauté africaine francophone immigrante. J'ai aussi fréquenté le Centre Victoria dans le cadre de la violence faite aux femmes. J'ai également travaillé à l'Université Laurentienne, au Collège Boréal, dans les écoles primaires et secondaires. Avec certaines associations des femmes, (le Club Richelieu, le Collectif des femmes,

etc.), j'y allais pour donner de mon temps, pour m'intégrer, pour que les gens comprennent comment je fonctionne, mais je cherchais aussi du travail. Là où j'ai le plus travaillé, c'est au Contact interculturel francophone de Sudbury (CIFS). En fait, j'ai été parmi les personnes qui ont initié le CIFS. On était quatre personnes au départ à travailler là-bas; deux immigrantes et deux franco-ontariens. Moi j'occupais le poste chargé du programme des activités. Comme cette organisation venait de démarrer, il fallait que je crée des activités. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de proposer au Conseil d'administration du CIFS le Cabaret africain de ce temps, « L'Interculturel, ça se fête ». De plus, j'allais chaque année dans différentes écoles pour parler d'un pays africain afin que les enfants sachent que dans d'autres pays, on parle français. J'ai travaillé à plusieurs endroits, mais je me suis plus investie au CIFS.

**A.H. Si vous faites le point de vos différentes activités et implications dans la communauté, que reprenez-vous ?**

M.M. Je retiens que c'est très difficile de travailler dans la communauté. De plus, si je considère la communauté immigrante noire, je dirais que sa participation n'est pas très visible. On dirait qu'elle est un peu réticente. C'est une opinion. Peut-être que c'est une question de culture aussi ou d'habitudes de vie antérieures. D'autre part, il est vrai que je n'y participe plus, mais le cabaret africain, c'est moi qui l'ai créé, qui l'ai imaginé et depuis cela fonctionne. Je suis très contente du Cabaret et je suis aussi contente que le CIFS ait fait son bonhomme de chemin. C'est pour les immigrants et je veux que les immigrants s'intègrent et se sentent bien à Sudbury, ce qui est une autre école à apprivoiser!

**A.H. Donc, si vous aviez un appel à lancer aux Africains qui arrivent à Sudbury, que leur diriez-vous pour faciliter leur intégration dans leur communauté d'accueil?**

M.M. Si les gens veulent savoir comment les autres fonctionnent, que ce soit du côté des immigrants ou du côté de ceux qui nous ont accueillis, c'est de participer aux différentes activités de la place, c'est aller voir ailleurs ce qui s'y passe.

**A.H. Dites-nous, pourquoi, en fait, avez-vous opté de venir vivre à Sudbury ?**

M.M. Si je pouvais revenir en arrière, peut-être que je parterais ailleurs. Sudbury est une belle petite ville, mais je suis un peu amère. Vous voyez, je suis à ma dix-huitième année ici. J'ai plusieurs qualifications et je n'ai pas d'emploi permanent. Je suis amère surtout à cause de toutes ces difficultés. Lorsque tu étudies et que tu obtiens un diplôme, ce n'est pas pour rester ensuite à la maison. C'est pour pouvoir travailler et aider sa famille. Quand je venais ici, j'avais une autre idée de l'Occident, un Occident qui est accueillant et ouvert. Sur le plan de l'emploi, c'est très fermé à Sudbury. Je ne veux pas parler de l'Université où beaucoup d'immigrants travaillent; ça c'est une exception. Dans les autres domaines, c'est très très difficile. Je veux bien travailler dans le social mais... J'ai beaucoup trimé et j'ai même failli lâcher.

**A.H. Est-ce pour cette raison que vous avez encore changé de carrière ?**

M.M. Oui, on m'a suggéré alors d'aller dans l'enseignement. En fait, je suis enseignante de formation depuis l'Afrique car j'ai étudié la pédagogie générale avec les Soeurs ou religieuses ursulines belges... Donc, je me suis retrouvée à l'école des sciences de

l'éducation à la Laurentienne. Lorsque je suis sortie de l'école, une femme qui m'appréciait beaucoup, m'a engagée et j'ai pu travailler dans une école privée. J'y ai travaillé, pendant trois ans, mais l'école a fermé, car les effectifs baissaient sans cesse. Après je suis venue prospecter dans le conseil public. C'est une occasion pour moi de contribuer à la communauté francophone et je suis certaine que je le fais très bien.

**A.H. Depuis combien de temps travaillez-vous dans cette école (Jeanne-Sauvé)?**

M.M. Depuis le mois d'octobre, en remplacement d'une enseignante qui est malade. Après, je ferai de la suppléance ou je chercherai encore ailleurs.

**A.H. Quels sont les défis auxquels vous devez faire face en tant qu'enseignante ?**

M. M. La discipline! En fait, ce sont deux contextes très différents. Si les écoles africaines avaient les ressources nécessaires, je suis certaine qu'on aurait de beaux résultats parce que les problèmes de discipline sont moins lourds. L'autorité de l'enseignant y va de soi. Ici, il faut s'adapter à la réalité sociale présente et surtout appliquer les stratégies adéquates pour bien faire. Tu dois expliquer pourquoi tu exiges une telle attitude ou façon de faire. Tu dois mener à bien ta négociation avec tes élèves et les élèves finissent par comprendre. C'est une question en fait d'intégration dans les écoles ici. Tu ne fonctionnes pas comme en Afrique. Tu t'intègres et tu t'accultures à la réalité locale.

**A.H. Voyez-vous une différence fondamentale entre l'enseignement dans les écoles africaines et dans les écoles d'ici ?**

M.M. J'ai enseigné aussi en Afrique avant d'aller faire l'Administration et Gestion des Institutions de santé. Là-bas, la discipline ne pose pas tellement de problème. L'enseignant est mis sur un piédestal. Tu sens plus la soif d'apprendre chez l'élève africain quand les parents le permettent car, en Afrique, l'éducation a beau être un droit, la majorité des enfants n'ont pas les moyens d'aller à l'école. Les élèves non plus n'ont pas de matériel scolaires et cela ne les aide pas à mieux apprendre.

**A.H. Merci de nous avoir accordé cette entrevue**

M.M. C'était un plaisir.

*NDLR : Quelques semaines après cette entrevue, nous avons appris que madame Marguerite Mbonimpa a obtenu un poste permanent comme enseignante en 2e année à l'école primaire publique La Découverte dans la Vallée. Félicitations Maggie!*